

une précieuse confirmation des desseins miséricordieux du Seigneur envers le peuple auquel les Eglises du Lessouto se proposent d'envoyer l'Évangile par quelques-uns de leurs propres enfants.

GLANURES MISSIONNAIRES DE M. MABILLE.

Morija, 28 février 1875.

« Vers la fin du mois de décembre, il nous semblait que le Seigneur allait répandre sur nous de grandes bénédictions. La visite du major Malan est probablement le moyen dont il s'est servi pour donner vie et réalité à ce qu'il nous préparait. Lors de la semaine de prières du commencement de l'année, l'action de l'Esprit de grâce se fit bien évidemment sentir au milieu de nous. Sans préméditation aucune, je proposai à tous ceux qui désiraient se convertir au Seigneur, de me faire connaître ce désir par des billets. Je lisais le contenu de ces petits papiers dans les réunions, et l'assemblée priait tantôt pour un tel, tantôt pour tel autre. Plus de soixante-dix personnes, adultes et enfants, demandèrent qu'on intercédât en leur faveur, et le village tout entier fut remué. Je pourrais parler de tels chrétiens confessant leur tiédeur, leur fatigue, et disant quel bonheur ils avaient éprouvé à se décharger sur le Seigneur de tous leurs soucis; de jeunes gens qui par leur conduite nous avaient troublés, scandalisés, et qui venaient tremblants, humiliés, se donner à Jésus; de païens, si tant est qu'on pût encore les appeler de ce nom, demandant à deux, trois reprises, qu'on suppliât le Seigneur d'avoir pitié d'eux. — A l'heure qu'il est, plus de soixante personnes persévèrent dans leur résolution de suivre Jésus-Christ et professent avoir reçu le pardon de leurs péchés. Jusqu'ici, leur conduite prouve qu'il s'est opéré un grand changement en

elles. Un mouvement semblable s'est produit dans plusieurs de nos annexes, surtout parmi les païens, quoique les chrétiens eux aussi disent avoir reçu de grandes bénédictions spirituelles. A Thaba-Bossiou, à Lérivé, il y a eu aussi de nombreuses conversions, et nous demandons instamment au Seigneur de ne pas permettre que ce beau mouvement s'arrête. »

Pour en venir à quelque chose de moins général, voici quelques-uns des faits ou paroles que M. Mabile a recueillis pendant ces jours de rafraîchissement spirituel.

« *Maphaté*, depuis longtemps membre de l'Eglise, se faisait taxer d'avarice et passait pour s'occuper de ses intérêts propres plus que de ceux du Seigneur. Mais il a reçu une telle augmentation de vie et de zèle qu'il vient d'offrir un bœuf au Seigneur. La lettre qui accompagnait ce don portait les paroles suivantes : « Mon cher pasteur, Dieu, dans sa grâce, nous a donné son Esprit pour que nous ayons de l'intelligence et que nous sentions que nous avons la vie par la mort de Jésus-Christ. Je lui rends grâces de ce qu'il m'a conservé dès mon enfance et durant tous les jours de ma vie païenne. Je le prie de me donner une foi exempte de doute. Reçois pour lui mon offrande et que l'Eglise tout entière se souvienne de moi dans ses prières, afin que de même que j'ai été maintes fois délivré du lion rugissant, j'en sois délivré à toujours. »

Kutoané raconte ses longues résistances à l'Évangile et les différents appels qu'il a reçus de Dieu.

« Je ne me rappelle pas le temps où il n'y avait pas encore de missionnaires dans notre pays. Autrefois, M. Arhousset visitait fréquemment le village de mon père, le chef Taolané, mais dès qu'il paraissait, je m'en allais vite avec un des conseillers de mon père, chercher un pot de bière, n'importe où, et aucune parole du missionnaire ne pouvait nous faire revenir. Je grandis ainsi nourissant dans mon cœur une grande hostilité contre l'Évangile.

C'est à deux païens que je dois mes premières impressions sérieuses. Le premier était un officier de mon père. Peu avant la dernière guerre (1865), il tomba gravement malade. Dès le premier jour, il se mit à prier, non pour demander sa guérison mais pour supplier le Seigneur de lui pardonner ses péchés. J'en fus étonné et le lui dis, à quoi il répondit : « Un jour tu feras comme moi. » Après quelque temps de maladie, il m'annonça qu'il s'en irait le lendemain, que le Seigneur lui avait ouvert le ciel. Il mourut, en effet, le jour suivant. — Plus tard, lorsque les Boers nous chassèrent de notre forteresse de Kémé, un de mes compagnons fut blessé; je cherchai à le défendre. Le soir, au moment où ses proches l'emportaient, il me dit : « Prends une de mes javelines; » j'en pris une. Il me dit encore : « Je te donne quelque chose de mieux que cela : *Prie!* » Ce furent ses dernières paroles. Ma conscience commença dès lors à m'accuser vivement. Mais ce fut ma femme qui fut convertie la première. On voulut me persuader de l'empêcher d'aller à l'Eglise parce qu'elle ne me ferait plus de bière. « Peu m'importe, » répondis-je, « qu'elle fasse ce qu'elle voudra. »

« Mais elle me mit bientôt dans un grand embarras, en me proposant un jour de prier pour elle. Je refusai, elle insista; je refusai encore; elle me supplia de lui accorder sa demande. Je cédai, mais je ne sais quelle prière je fis. Depuis ce jour-là, je continuai à prier non pour moi-même, mais pour elle, lorsque tout d'un coup, un certain jour, je me mis à prier pour moi aussi. Ce fut le moment de ma conversion. »

M. Mabile ajoute que cet intéressant néophyte allait être baptisé le 26 mars.

Molloki rend compte de sa conversion dans les termes suivants :

« Peu après l'arrivée de notre missionnaire actuel, je me donnai pour converti. Je fus admis parmi les catéchu-

mènes, mais j'en fus bientôt fatigué et je résolus de me faire exclure. Pendant plusieurs semaines, je cessai de suivre les instructions religieuses et le missionnaire me rencontrant un jour, me dit qu'il avait rayé mon nom de son registre. J'en fus très content et me hâtai de répandre le bruit qu'on m'avait chassé sans motif. J'allai dans la colonie et me mis au service des Boers. Je commis là tous les péchés possibles. Je revins au pays au commencement de la guerre de 1865. Au moment où nous partions pour défendre la principale forteresse du pays, le missionnaire me dit : « Prie; demande au Seigneur de t'épargner pendant cette guerre; car si tu es tué, où iras-tu ? » Cette parole fut un dard qui me resta dans le cœur. Chaque fois que nous devons prendre nos fusils, je demandais à Dieu de me garder. La guerre finie, je retournai chez les blancs. Un jour que je gardais le troupeau de mon maître, mon enfant, âgé de trois ans, que j'avais laissé endormi près de la bergerie, se leva et se perdit dans les champs. Je ne retrouvai que ses habits. Nous le cherchâmes, ma femme et moi, pendant trois jours. Je disais au Seigneur : « Si tu me fais retrouver mon enfant, je me convertirai. » Le troisième jour, j'entendis des pleurs sur une colline, j'y courus et y trouvai mon petit que je ne reconnus pas tout d'abord, tant il avait maigri. Mais je ne me convertis pas et ma femme qui était cependant encore païenne, en fut indignée et me fit des remontrances sur la dûreté de mon cœur. Je la menaçai de la battre et elle se tut. Néanmoins, il y avait quelque chose au fond de mon cœur. Tout ce qui m'était arrivé y avait laissé des impressions. Je retournai à Morija. C'est là que Dieu m'a trouvé et m'a définitivement changé. Je suis maintenant son enfant; je suis réellement converti. »

Et il l'est; toute sa conduite le prouve. Il sera admis à la communion des fidèles en même temps que Kutoané; sa femme s'est convertie pendant le réveil du mois passé.

Béthuelle, chrétien de Morija, qui, après avoir tenu l'é-

coie de Tayane et avoir desservi une annexe, est maintenant employé comme surveillant de l'école préparatoire et bientôt partira pour le pays des Makuapas, en qualité de catéchiste, a tout récemment été éprouvé par la perte d'un enfant né avant terme. Sa compagne et lui ont reconnu que cette affliction leur a été salutaire et ils m'ont apporté une offrande de 2 fr. 50 c. avec deux billets ainzi conçus. — La femme : « Je rends grâce au Seigneur au sujet de ce qu'il vient de faire en prenant le petit enfant qu'il ne m'avait prêté que pour quelques jours » ; — Béthuèle : « Je rends grâce, moi aussi, au Seigneur, de ce qu'après avoir appesanti sa main sur ma compagne, il lui a envoyé le secours dont elle avait besoin et l'a rendue à la santé. » Puis il ajoutait : « Je bénis Dieu de ce qu'il a converti la femme de mon ami Asser ». Comme expression de sa reconnaissance, pour cet exaucement de ses prières, Béthuèle ajoutait une autre offrande de 2 fr. 50. Avec le consentement de Béthuèle et de sa femme, ces deux petites offrandes seront envoyées à M^{lle} Mac-Pherson, de Londres, pour ses enfants déguenillés qu'elle ramasse dans les rues, qu'elle instruit et va placer ensuite au Canada.

Quand on évangélise les païens chez eux, on en trouve qui sont bien près du royaume des cieux. Il semble qu'il ne leur faudrait qu'un moment de décision pour entrer. Il y a quelques semaines, je trouvai dans un village un vieillard encore vert quoiqu'il doive avoir dépassé la centaine. Il était déjà marié lorsque Moshesh n'était encore qu'un jeune garçon. Les gens du village lui donnent plusieurs centaines d'années. Il peut en avoir 106 ou 108. Je lui demandai s'il ne voulait pas accepter de Dieu le pardon de ses péchés, afin de pouvoir aller au ciel. Il répondit sans hésitation que oui, mais qu'il était trop âgé pour se rendre à l'église, que je devais le prendre avec moi et lui enseigner à prier. Je lui dis que je pourrais lui enseigner une prière très courte, au moment même, et que s'il la faisait de tout

son cœur, il recevrait la vie éternelle. « Oui », répondit-il, « on peut me l'enseigner ici, mais un vieillard comme moi ne peut rien retenir dans son cœur. N'as-tu pas le moyen de faire entrer cette prière en moi d'une manière quelconque? »

En m'en allant, je pensais en moi-même que s'il m'était possible de bâtir une espèce d'hospice pour les vieillards que l'on rencontre dans tant de villages, et qui fatigués, dégoûtés de la vie, semblent prendre intérêt aux choses de Dieu, ce serait, pour plusieurs, le moyen de leur conversion. Je connais une toute petite femme décrépite et aveugle qui est dans une position semblable à celle du centenaire dont je viens de parler, mais elle est plus avancée en connaissance; je la crois même convertie. Ailleurs, un autre vieillard qui ne pouvait plus même se traîner, vient de mourir en disant qu'il s'en allait à Jésus. Combien il peut y avoir, parmi les païens, de ces chrétiens inconnus qui se sont donnés au Seigneur à la onzième heure sans que nous le sachions. »

A. MABILLE.

QUELQUES MOTS DE M. JOUSSE SUR L'ÉCOLE SUPÉRIEURE
DE JEUNES FILLES, A THABA-BOSSIÛ.

« Cet établissement ne compte pas encore quatre années d'existence; le nombre des élèves (28) n'est pas considérable, mais nous sommes de plus en plus convaincus qu'il répond à un besoin réel. La femme est le premier éducateur de l'homme, et tel maître, tel élève. Un homme haut placé disait dernièrement que les destinées du christianisme étaient attachées à celles de la femme, et que travailler d'une façon toute particulière à son relèvement moral était le plus sûr moyen de détruire le paganisme. L'expérience